

GEORGES DUMÉZIL

*de l'Académie française*

«...Le moyne noir  
en gris  
dedans Varennes»

SOTIE NOSTRADAMIQUE

SUIVIE D'UN

**Divertissement**  
**sur les dernières paroles**  
**de Socrate**

*nrf*

GALLIMARD











à Pierre Nora

Mon cher ami

Puisque vous m'avez gentiment engagé à publier ces méditations, voulez-vous transmettre au lecteur quelques informations utiles ?

La première partie du livre pourrait s'appeler « Système du monde, tome I ». Mais comme ni moi ni les prochaines générations n'écrivons les tomes suivants, j'ai préféré une étiquette plus humble.

Il est inutile de chercher des clefs. J'ai constamment mélangé le souvenir et la fiction. Si ma conversation avec Gustave Charles Toussaint devant l'île de Jan Mayen est à peu près exactement notée, je crains que, dans la Sotie, il ne faille un peu brouiller les personnages, plus précisément réduire les trois Parfaits au seul qui ne l'est pas : après soixante ans, comment aurais-je fait une juste répartition des voix ? En tout cas, le dernier hiver de M. Espopondie, ainsi que nos rapports, auxquels il doit probablement son nom, ont bien été ce

que j'en dis. On peut ainsi considérer comme authentique la liasse qui occupe le chapitre II. Mais je dois reconnaître que je l'avais depuis longtemps négligée quand, à la fin de 1968, au troisième étage de la Bibliothèque de l'Université de Princeton, je tirai des rayons un *Nostradamus* du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est en y relisant, en y palpant les quatrains sur « Varennes » et sur « Narbon et Saulce » que le problème se ranima en moi et que je décidai de le faire avancer.

Le lecteur voudra certainement recourir au texte. L'édition commentée de Le Pelletier a été élégamment reproduite en 1976 par Jean de Bonnot, 7, faubourg Saint-Honoré. Qu'on se reporte à ces deux volumes.

Mon étude n'eût guère progressé si mes petits-fils et ma belle-fille n'avaient pris à leur compte quantité d'enquêtes philologiques, lexicales, statistiques, historiques. En sorte que si j'ai la responsabilité des arguments, du plan et des conclusions, c'est à eux que revient pour une grande part le mérite de l'opération.

Très cordialement, merci

Georges Dumézil

« ... *Le moyne noir en gris  
dedans Varennes* »

sotie nostradamique

*à Henri Sauguet,  
en souvenir de Roger Désormière  
et de Claude-Eugène Maître*

## I

Il y a une soixantaine d'années, entre 1922 et 1925, j'ai eu la chance d'entrer dans la familiarité de M. Espopondie, un des hommes qui ont eu sur moi la plus profonde et, je crois, la plus utile influence. Je jouissais de mes vingt-cinq ans, il approchait de ses cinquante. Les batailles de 1918 m'avaient quelque peu façonné, humanisé, extrait du microcosme exaltant certes, mais irréel, des khâgnes et des livres pour me plonger tout vif dans ce mélange d'épisodes infernaux et paradisiaques qu'était alors, pour un jeune sous-lieutenant d'artillerie, le tout-venant d'une armée en campagne. Rien du poêle du capitaine Cartesius : j'avais peu réfléchi, j'avais vécu. Au contraire, les années pendant lesquelles j'ai connu M. Espopondie, la dernière plus que les autres, ont dessiné pour toujours les principales lignes de ma pensée et de ma conduite.

Il avait longtemps hanté l'Asie la plus lointaine, savant itinérant et administrateur comme étaient au début de ce siècle plusieurs de nos grands orientalistes. et c'est par cette ouverture que, débutant moi-même

dans les études, j'étais entré en relations avec lui. Mon Orient n'était pas le sien, mais nous possédions une partie de l'Inde en condominium. Et puis je commençais alors à crayonner mes premières idées, pleines d'illusions, sur les Indo-Européens, sur la mythologie comparée : cela l'intéressait. Très vite pourtant, ce ne fut plus le centre de nos rapports. Il n'avait pas un moindre goût pour la poésie, pour la musique, pour les arts plastiques. Il avait lu prodigieusement, vécu intensément. À sa formation scolaire de philosophe il devait de dominer aimablement cette masse de savoir et d'expérience. J'ai assisté près de lui à des concerts d'avant-garde, à des matchs de boxe, visité les musées belges : chaque fois, quelque chose s'éclairait que je n'avais pas soupçonné.

Mais c'est surtout après l'automne de 1924 et pendant le dernier hiver de sa vie que je le connus vraiment. Je savais que, depuis son retour en France, à la veille de la guerre, sa santé n'était pas bonne. J'appris alors qu'il avait deux maladies dont les traitements ne se conciliaient pas et dont l'une touchait au cœur. Les crises se multiplièrent en octobre. M. Espoondie restait parfois des semaines sans sortir. Il eut bientôt la certitude que le terme approchait et voulut s'en aller avec sagesse. Du point où il se voyait parvenu, il regardait sa vie sans complaisance ni regret. Comme il avait eu ce qu'il appelait avec une fausse humilité la « faiblesse » de conserver des paquets de lettres, quelques-unes fort intimes — car il avait traversé plusieurs tumultes —, et aussi des liasses de notes, des carnets, des livres commencés et abandonnés — car il avait fort peu publié —, il eut le désir, avant de les détruire, de voyager une

dernière fois parmi ces monuments dérisoires ou considérables de ses pensées, de ses recherches et, sinon de ses passions, du moins de quelques sincères attachements et de beaucoup de mirages sentimentaux. Sans doute l'épreuve qu'il avait faite de moi lui avait inspiré confiance. Sans doute aussi compensais-je un peu pour lui l'ennui qu'il m'avait avoué un jour : celui de s'en aller sans laisser de fils. En tout cas il me proposa de m'associer à ce pèlerinage et à cet holocauste. Presque chaque soir, vers six heures, au moment où son secrétaire se retirait, je venais chez lui, nous bavardions, sa servante nous donnait un souper léger et nous nous transportions près du feu de bois qu'il faisait toujours entretenir dans un petit bureau. Il s'installait dans son fauteuil, parfois un peu essoufflé — il m'arriva d'être inquiet —, souvent aussi très à l'aise. Et j'allais dans une des trois pièces où reposaient, à côté des livres, quelques-unes des grandes enveloppes qui retenaient les fantômes de sa vie. Il relisait les lettres ou me les faisait lire. Parfois une photographie sortait, qu'il regardait quelques secondes et qu'il me rendait : tout cela prenait le chemin des flammes et jamais je ne songeais à en rien soustraire. C'est avec autant de détachement qu'il envoyait au néant, après un coup d'œil, des feuillets entiers de notes de lecture, de réflexions, de projets. Rarement il me demandait de les lui lire : il voyait à quelle préoccupation, oubliée par la suite, se rapportait telle ou telle page d'écriture et me disait simplement : « Continue... »

Cependant, un soir où M. Espopondie paraissait moins fatigué que d'ordinaire, je retirai d'une enveloppe

longue une quinzaine de feuillets réunis en cahier sous un titre qui m'intrigua : « Prolégomènes à de possibles physiques secondes. »

— Je suis content que nous l'ayons retrouvé, ce vieux Commentaire, dit M. Espopondie en souriant. Il doit remonter aux premières années de ce siècle, quand j'avais ton âge. Mets-le de côté et continue.

Le reste de l'enveloppe fut expédié avec la simplicité habituelle, puis M. Espopondie me fit signe de reprendre le cahier.

Je savais la position de M. Espopondie en métaphysique. Les recherches sur l'atome, qui étaient alors à leur début, le passionnaient et il semblait en prévoir le développement rapide. « On s'est bien hâté, disait-il, en appelant l'atome "atome", c'est-à-dire l'insécable. Tu verras qu'on le mettra en morceaux, et chaque morceau en morceaux. À l'infini peut-être. Les Éléates vont s'en emparer. » Quant à la philosophie, qu'en attendait-il ? Beaucoup peut-être, certains jours. Peu ou rien quelquefois. Était-il matérialiste ? Il évitait ces grands mots, ces engagements. Il était en tout cas attaché à l'expérience et refusait de séparer ce qu'une vieille habitude appelle esprit et ce qu'elle appelle matière. Il m'a souvent dit qu'il n'avait éprouvé rien qui ressemblât à la fameuse inquiétude religieuse. Né dans une famille incroyante et, je crois, anticléricale, il n'avait pas été baptisé et n'avait pas eu à se détacher d'une foi d'enfance. Il lui avait fallu plutôt toute son intelligence et son goût très vif de la liberté, dans sa jeunesse, rue d'Ulm surtout, pour ne pas se laisser emporter par le torrent combiste.

Il admirait d'ailleurs, il aimait les théologies comme toutes les créations de l'homme, mais il percevait l'artifice de chacune. Il aurait volontiers défendu les religions établies quand elles servent de refuge aux faibles et aux désespérés, mais, à tort ou à raison, il pensait y voir plus souvent l'intolérance et l'abdication.

Le dirai-je agnostique ? Il était convaincu que l'avance de la physique, dont il mesurait le rythme, et celle de la critique historique, à laquelle il avait contribué, feraient disparaître beaucoup de formules creuses, mais, en même temps, il prévoyait que, comme pour l'atome, ce travail susciterait à la place des illusions du passé, d'autres vues qui ne tarderaient pas, elles aussi, à se révéler illusoire ou insuffisantes. Rationaliste ? Certainement. Il était prêt, même, à diviniser la raison. Mais deux attitudes, ou plutôt deux variétés de la même attitude, lui faisaient l'effet de blasphèmes contre cette déesse : sous prétexte de se garder de l'irrationnel, disait-il, certains refusent d'enregistrer toute observation que l'état de nos connaissances ne permet pas d'interpréter, et d'autres méconnaissent le mystère du mouvement qui métamorphose sans relâche les équilibres organiques en apparence les plus stables en d'autres équilibres non moins provisoires. Aux premiers, il rappelait l'objection longtemps opposée, malgré le témoignage de l'horizon marin, à ceux qui disaient que la terre est ronde : comment, aux antipodes, les hommes marcheraient-ils la tête en bas ? Aux seconds, il recommandait de méditer l'évolution qui, commencée sur un épiderme par un point sensible à la lumière, a produit la structure de l'œil des mammifères qui, depuis quelques

siècles, tout le cerveau humain se mettant de la partie, se prolonge dans les machineries des opticiens et des photographes, elles-mêmes en incessante transformation : tout certes peut ou pourra s'y mettre en équations et se justifier par la sélection naturelle, mais comment ne pas soupçonner *aussi*, dès le début et pour chacun des milliards de changements concomitants et convergents qui se sont opérés, l'équivalent d'un projet ? Bref, son rationalisme ne l'enfermait dans le présent ni pour les moyens ni pour la matière de l'étude. Il confiait à l'avenir l'explication progressive de l'inexpliqué, sans imaginer qu'elle dût s'achever jamais. Beaucoup d'erreurs tenaces dans l'affirmation et dans le refus, disait-il encore, proviennent de ce que de bons esprits, dans chaque génération, ont prétendu faire le travail de vingt ou de cent et, du même coup, toucher « le fond des choses ».

Son portrait serait bien incomplet si je ne témoignais qu'il n'avait aucune peur, aucune curiosité de la mort, le plus compréhensible des phénomènes. Il ne concevait pas que rien de lui pût survivre à la décomposition de son cerveau. Son goût des belles choses lui faisait souhaiter une extinction calme et propre, mais il savait que les deux maladies qui se disputaient son thorax ne lui en laissaient que peu de chances.

Ce détour était nécessaire pour expliquer l'intérêt que cet esprit positif avait pris dans sa jeunesse, et qui semblait revivre ce soir-là, à quelques lignes du *Livre des Prophéties* de Michel de Notredame. Il me le rendit clair en quelques mots.

— Toutes les expériences dites métapsychiques, tous les cas signalés de transmission de pensée, de prémonition, à plus forte raison de communication avec un au-delà ou avec des êtres surnaturels, se heurtent à la même barrière : quelle que soit l'honnêteté de l'observateur, quelque sévère que soit le contrôle, il reste toujours un soupçon : autosuggestion, illusion collective et, la plupart du temps, tricherie. L'annonce articulée de l'avenir, proche ou lointain, par un « voyant » paraît échapper à cette fatalité, du moins lorsqu'elle a été écrite, à une date connue, sous une forme *ne varietur*, et ainsi soustraite aux complaisances de la transmission orale : on peut penser que, à plus ou moins brève échéance, l'histoire la vérifiera ou la démentira — sous la réserve pourtant que l'histoire n'a pas de limite et que, à moins que l'événement annoncé ne soit daté, il risque toujours d'être, aux yeux de chaque génération, en réserve d'avenir. Mais il n'y a pas beaucoup de tels enregistrements et ceux qui existent ne se prêtent pas, ou se prêtent trop, à ce contrôle *a posteriori* : soit trop généraux, soit incohérents, soit ambigus, soit les trois à la fois, ils font penser au cours des siècles à plusieurs, à de nombreux événements, dont chacun, avec un peu de bonne volonté, se laisse ajuster à leur formulation. Les *Centuries* de Nostradamus n'échappent pas à cette condition. Il suffit de parcourir les commentaires qui en ont été faits depuis plus de trois cents ans. Il suffit, plus simplement, de les lire pour baisser les bras, — à l'exception d'un tout petit nombre de quatrains où la part de l'énigme est limitée et où des précisions de personnes ou de lieux sont données, je veux dire des noms propres

rare, improbables au sens mathématique du mot, qui n'ont ensuite émergé qu'une seule fois dans l'histoire, acteurs ou décors. Le cas le plus célèbre est le vingtième quatrain de la neuvième *Centurie* où non seulement la totalité des exégètes, mais les lecteurs les plus sceptiques ne peuvent pas ne pas éprouver l'étonnante impression que Nostradamus a résumé le drame de Varennes avec ses conséquences tragiques, le voyage imprudent qui, près de deux siècles et demi plus tard, devait conduire le dernier roi de droit divin et sa famille dans l'impasse d'un petit bourg d'Argonne. Regarde le début de mon mémoire, j'ai dû citer le quatrain.

En effet, il était transcrit dès les premières lignes. Je lus :

*De nuict viendra par la forest de Reines,  
Deux pars vaultorte Herne la pierre blanche.  
Le moyne noir en gris dedans Varennes,  
Esleu cap cause tempeste, feu sang tranche.*

Je connaissais le quatrain. Nostradamus m'avait intrigué plus d'une fois, mais le livre m'était toujours tombé des mains.

— Il est un peu tard, cette nuit, dit M. Espopondie, pour que nous lisions mon mémoire, emporte-le.

J'eus scrupule à lire seul ces pages qui visiblement lui tenaient à cœur. Je m'excusai et dis que je préférais réfléchir d'abord. M. Espopondie m'offrit alors de me prêter l'édition commentée qu'Anatole Le Pelletier procura en 1867. Mais c'était inutile. Je l'avais chez moi, héritée d'un grand-père, et je n'avais fréquenté Nostra-

damus que par elle. Elle reproduit avec soin, d'après l'exemplaire composite de la Bibliothèque nationale, la première publication, celle de Pierre Rigaud (*Centuries* I-VII, Lyon, 1558 ? ; VIII-X, 1566), et donne en note les variantes de la seconde, corrigée, dont Le Pelletier possédait un exemplaire, celle d'un Benoist Rigaud dont on ignore le lien de parenté avec Pierre (Lyon, 1568). Pour un grand nombre de quatrains, Le Pelletier donne aussi une paraphrase intelligible et des notes où sont utilisés, avec assurance et naïveté, les commentaires de ses nombreux prédécesseurs, mais surtout sa propre érudition et ses propres illuminations.

— Bon. N'est-ce pas demain que viennent nos amis ?

M. Espopondie, retiré du monde par nécessité après l'avoir beaucoup goûté, faisait quelques exceptions à sa solitude. Depuis que son mal s'était aggravé, deux fois par semaine, il recevait, nous recevions ensemble deux jeunes hommes, très intelligents tous deux mais bien différents, avec qui j'avais vite sympathisé. M. Espopondie disait que ces soirées le faisaient penser au *Phédon*.

— Tu déchiffreras donc mon mémoire avec eux. Tu le leur liras. Tels que je les connais, ils discuteront utilement. Après, nous déciderons du sort de ces pages. Elles iront au feu ou celui d'entre vous qu'elles paraîtront intéresser le plus les emportera.

Il était près de minuit quand je quittai M. Espopondie. Je le laissai calme et, me sembla-t-il, soulagé comme peut l'être un roi le soir de son abdication. Je dormis moi-même fort bien et, le lendemain matin, non



GEORGES DUMÉZIL

«...Le moyne noir en gris  
dedans Varennes »

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, les commentateurs de Nostradamus ont signalé, dans le 20<sup>e</sup> quatrain de la IX<sup>e</sup> Centurie, un faisceau de détails précis qui paraît annoncer la fuite et l'arrestation de Louis XVI : « de nuit », un personnage « en gris » « viendra dedans Varennes » et, aussitôt après, dans le dernier vers, un « élu cap cause tempête, feu, sang, tranche » – le tranche étant un couperet. Mais les autres détails sont inexplicables : pourquoi le personnage en question est-il appelé « le moine noir » ? Pourquoi vient-il « par la forêt de Reines » ? Et que signifie le deuxième vers, sans syntaxe : « Deux parts, vaultorte, Herne, la pierre blanche » ? À partir de ces données, l'auteur propose trois jeux. Un puzzle : l'étude philologique et historique du texte permet-elle d'éclairer toutes ces énigmes, sans résidu, par les circonstances du « drame de Varennes » ? Un jeu logique : si l'on admet que, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, Nostradamus a « vu » l'événement de 1791, quels sont les caractères distinctifs de cette connaissance, les mécanismes de cette pensée, qui diffère à la fois de la pensée onirique et de la pensée réfléchie ? Un jeu métaphysique enfin : comment concevoir les moyens de cette connaissance ?



A la fin du *Phédon*, Socrate, achevant de mourir, prononce onze mots très simples qui signifient : « Criton, nous devons un coq à Asklépios. Payez la dette et n'oubliez pas. » Aucune exégèse satisfaisante n'a été proposée. La plus usuelle est celle que Lamartine a mise en vers :

*« Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie !  
Ils m'ont guéri ! – De quoi ? dit Cébès. – De la vie ! »*

Toute l'existence, tout l'enseignement de Socrate protestent contre cette interprétation. Qu'a-t-il voulu dire ?



9 782070 700684



84-I A 70068 ISBN 2-07-070068-2

Extrait de la publication